

Sihem Lamine

Architecte

Chercheure en histoire de l'architecture islamique

Directrice du Centre des Études sur le Moyen-Orient de l'Université de Harvard (CMES). Bureau de Tunis. Tunisie

Mars 2022

Habib – Est-ce que « tu », je vais te tutoyer, est ce que tu peux te présenter rapidement ?

Sihem – Mon nom est Sihem Lamine. Je suis architecte. J'ai étudié l'architecture à Paris. J'ai travaillé pendant onze ans en tant qu'architecte. J'ai une passion pour les villes, pour tout ce qui est environnement bâti. Je suis rentrée en Tunisie il y a maintenant six ans et j'ai un peu changé de parcours. A la révolution tunisienne, je me suis réinscrite, je suis retournée à l'école pour faire de l'histoire de l'architecture islamique à SOAS à Londres. Et depuis, en plus d'être architecte, je me présente comme chercheure en histoire de l'architecture islamique. Mais je suis très consciente que ça vient d'une envie de se comprendre, de savoir qui on est, d'où on vient. Et c'est venu vraiment réellement avec 2011 avec les grands changements en Tunisie. Je suis aussi maman et maintenant, j'ai la charge de diriger le bureau de Tunis du Centre des Etudes sur le Moyen-Orient de l'université de Harvard (CMES Tunisia). Donc, j'ai la chance d'accueillir des étudiants, des chercheurs, des professeurs de l'université de Harvard qui s'intéressent à la région, à la Tunisie, au Maghreb et à la Méditerranée.

Habib - Merci. Tu disais il y a un instant qu'il faut savoir d'où on vient. Et alors moi j'ai envie de savoir d'où tu viens.

Sihem – Alors. Oui, c'est très difficile ça, après un long parcours et beaucoup de voyages c'est un peu difficile. Je viens de Tunisie, c'est sûr. Mon père est de Gabès, et ma mère est de Tunis. Je suis née à Tunis. Après, j'ai d'autres passeports. J'ai voyagé, j'ai étudié et voyagé ailleurs. Et dernièrement, ma fille m'a dit c'est quand même bizarre, je ne sais pas quelle est ma langue maternelle. Elle ne savait pas. Ça m'a vraiment choquée. Moi, je sais que c'est l'arabe. Je suis certaine de ça. Je sais que peut être, j'en ai d'autres qui ne sont pas maternelles mais avec qui j'ai une proximité peut être encore plus grande que l'arabe maintenant. Mais voilà, je m'identifie comme une femme tunisienne relativement éduquée, avec une passion pour tout ce qui est manuel et construit, fait. Mais où on voit la trace de la main de l'homme.

Habib – Tu es née en Tunisie, tu as grandi en Tunisie ?

Sihem – J'ai grandi en Tunisie.

Habib - A partir de quel âge tu as commencé à voyager ?

Sihem - A partir de 18 ans.

Habib - 18 ans. Donc j'imagine toute ta scolarité, la première scolarité, avant l'université, jusqu'au bac, c'était en Tunisie. Tu peux nous donner cet itinéraire scolaire ?

Sihem - Alors oui. Alors j'ai commencé l'école à Bizerte, à l'école franco-arabe. Bizerte été

une magnifique expérience, mais pas à l'école, à cinq ans je me sentais extrêmement perdue à l'école. Après, on a déménagé vers Manouba et là, j'ai fait une année à Sidi Amor. Voilà, je me souviens de ces premières années d'école comme un moment où on est perdu. Tout ce qui était de l'ordre de l'école m'était un peu étranger. Après, alors, mes parents se sont dit que peut être Sidi Amor ne pouvait pas offrir un niveau réel. Mais mes deux parents sont professeurs, éducateurs et donc l'éducation se passait beaucoup, beaucoup à la maison. Donc l'école voilà, c'était pour être inscrite. Quand j'ai déménagé, quand mes parents ont décidé de me changer vers cette école de la Manouba, l'école a commencé à m'intéresser grâce à deux professeurs dont j'ai oublié le nom de famille. Le premier s'appelle Si Salah, le deuxième Si Wahid, un professeur d'arabe et un professeur de français. Et là, j'ai commencé à m'intéresser vraiment à ce qu'ils disaient et à ce qu'ils voulaient nous transmettre comme message. Et je suis restée là jusqu'au collège, jusqu'à la fin du collège. Après le collège, la famille a encore déménagé et là j'étais au lycée Pères Blancs et j'ai compris que l'école était quelque chose d'important et d'intéressant.

Habib – Il est où le lycée Pères Blancs ?

Sihem – Le lycée Pères Blancs c'est dans les quartiers de Menzah à Tunis. Encore une fois, en parallèle de l'école, j'ai fait le conservatoire. Je me sentais beaucoup plus chez moi au conservatoire qu'à l'école. Mais ça allait bien mieux que le début. Et donc j'avais de bonnes notes, ou plutôt très bonnes notes jusqu'au bac. Puis voilà, au bac aussi, je me suis bien débrouillée et j'ai voulu faire architecture. C'était un choix.

Habib - Le bac, tu l'as fait dans quelle discipline ?

Sihem - J'ai fait un bac scientifique, maths. Ça m'a intéressée.

Et là figurez-vous que j'ai ma fille qui passe le bac et qui fait math expert, je n'ai plus refait de maths depuis le bac et là, je peux encore l'aider. Pas parce que je suis matheuse, mais parce qu'on nous a tellement bien enseigné les maths. Je me rends compte que les bases ont été tellement solides. Ce n'est pas valable pour toutes les disciplines. En humanités, on ne les a pas eues. Là, j'ai dû me rattraper beaucoup, beaucoup, beaucoup après et lire tout ce que j'ai pu lire. Mais pour les maths, les bases sont tellement solides que même en n'ayant plus fait beaucoup de maths depuis le lycée, ça fait bientôt 25 ans, j'arrive encore à l'aider, elle ne prend pas de cours particulier, voilà. Je suis très, très impressionnée moi-même.

Alors chaque jour je me dis mais nos profs ont été extrêmement sérieux avec ça. Et je suppose que beaucoup, beaucoup d'autres Tunisiens de ma génération ont cette formation-là qui a été extrêmement solide pour toutes les matières scientifiques et malheureusement extrêmement fragile pour les humanités, pour la philo, pour l'histoire, pour les langues. Moi j'ai la chance d'avoir des parents littéraires, j'ai un amour pour les langues comme ça donc j'essaie de parler juste, disons, mais je sais que d'autres n'ont pas eu cette chance.

Habib - Les parents, d'abord pourquoi ils ont bougé si souvent ? C'est pour toi ou pour eux ?

Sihem - Non, c'est pour eux.

Habib - Et qu'est ce qui les a poussés ?

Sihem - C'est en gros la carrière de mon père. Tout le monde a suivi mon père, qui a eu une longue carrière, magnifique. Après, il est parti aussi de Tunisie et donc on l'a un peu suivi.

Habib - Et ta mère ?

Sihem - Ma mère est professeur, est angliciste à la base et elle a enseigné le français toute sa vie. C'est comme ça dans le système tunisien. Et voilà, elle est à la retraite maintenant.

Habib – Ton père aussi est à la retraite, j'imagine. Quelle éducation tu as eu ? Est-ce que c'était une famille plutôt conservatrice, tu es une femme, tu étais une petite gamine, quel genre d'éducation sociale la gamine que tu étais a reçu de la part de ses parents ?

Sihem - Je ne saurais pas trop la classer. Ils ont tous les deux un côté littéraire et ils sont anglicistes, ils ont voyagé. Donc non, je n'ai pas eu d'éducation conservatrice du tout, du tout, même de la part de mes grands-parents, je ne pourrais pas dire ça. Les valeurs, les grandes valeurs, c'est l'honnêteté, la vérité. Une valeur comme ça, l'amour de la vie, la curiosité. Constamment, constamment apprendre, constamment le rapport aux livres. Le respect de la terre, le rapport à la terre.

Et puis, bon, peut être que je pourrais dire avec un père du Sud qui a grandi dans une oasis, une mère citadine qui ne connaissait pas le Sud du tout, il y a cette rencontre dans ma famille de personnes qui se sont rencontrées à la faculté, qui ne se seraient pas rencontrées autrement. Et c'est cette dualité a toujours existé comme ça dans ma famille. Une mère tunisoise, un père gabésien. Et je ne sais pas, moi je le prends, je l'ai toujours pris comme une extrême richesse, une chance incroyable. On allait les vacances à Gabès, on rentrait à Tunis, on était plutôt chez nous, beaucoup chez nous. La famille prétend avoir de longues racines à Tunis. Et donc se sentir chez soi. C'est peut-être pour ça que je ne sais pas trop m'identifier. C'est cette rencontre familiale qui le fait. Et donc oui, je connais ces deux milieux très différents, très bien.

Habib – Quand tu es devenue une jeune fille donc qui fréquente le lycée, qui sort et ainsi de suite, pareil, il n'y avait pas de contrainte, il n'y avait pas tu ne sors pas, tu reviens ?

Sihem - Vraiment pas. À un moment de ma vie, je me suis sentie plus conservatrice que mes parents.

Habib - Avec ta fille ?

Sihem - Non avec moi-même, avec moi-même. C'est, voilà, le moment de quitter la maison. Je me suis posé mes propres contraintes. Et après je me suis dit, mais qu'est ce qui se passe ? Pourquoi ? Ma mère est extrêmement pieuse. Mon père a un rapport beaucoup plus souple avec la croyance et la religion. Il n'y a eu aucune forme d'obligation, d'aucune manière. Cette liberté comme ça, juste une tendresse constamment. Et on a pu évoluer. Même pour mon frère, on n'a jamais eu de grosses contraintes comme d'autres familles peuvent en avoir. J'ai des amis qui, en parallèle, avaient des problèmes que moi je n'avais pas du tout. Et d'ailleurs, et encore plus surprenant, je ne sais pas bien l'expliquer, mais j'ai vécu longtemps, j'ai eu cette chance de vivre longtemps avec mes grands-parents et c'était aussi pareil. Et puis je n'ai jamais eu aucune de forme de pression, ni envers la religion, ni avec la manière de se comporter en société, de s'habiller. On n'a jamais, jamais eu ça, ni à Gabes, ni à Tunis.

Habib - Tu as des frères et sœurs ?

Sihem - J'ai un frère.

Habib - Un petit frère plus jeune que toi. Et toi tu n'as qu'une seule fille.

Sihem - J'ai deux filles. Une grande qui a seize ans et une petite qui en a onze.

Habib - Tu es plutôt anglophone, tu es devenue plutôt anglophone.

Sihem - Oui.

Habib - Pourquoi ta fille est dans un lycée français ?

Sihem - Ah oui, ça ce n'est pas tout à fait un choix. Ce n'était pas un choix au début. Le lycée français parce qu'il y en a partout dans le monde et à l'époque, je pensais que j'allais voyager beaucoup. C'est juste ça. Mais je peux assurer que même le lycée français est en train de devenir très anglophone. Les jeunes parlent anglais entre eux, l'anglais est dominant. Ils sont plus à l'aise, bien sûr ils sont très à l'aise à l'oral, mais aussi même pour s'exprimer, pour communiquer. Et quand on leur demande de filmer justement, de se filmer, ils se présentent en anglais. Ils filment des petits documentaires d'école en anglais.

Habib – Tu as eu ton bac en quelle année ?

Sihem - En 97.

Habib – 97. Et après tu as commencé le *mechouar*, le morceau de ta formation universitaire et professionnelle. Ça j'aimerais bien que tu nous donnes quelques détails

Sihem - Pour être tout à fait honnête, j'ai hésité un moment après le bac, entre faire des études de musicologie, de musique, ou d'architecture. Et alors voilà, après mon père m'a dit, tu sais, tu peux faire une année comme ça, choisir avant de faire musique, faire n'importe quoi d'autre et voir un peu le monde. Et puis revenir, tu pourras toujours revenir. Ce n'était pas vrai, ce n'était pas facile. Une fois partie dans un chemin, c'était difficile de rebrousser chemin. Et donc oui, j'ai choisi. C'était mon deuxième choix, très, très, très fort quand même. Ce n'est pas un deuxième choix pour lequel j'avais une obligation. J'ai fait deux années d'architecture à Tunis, c'était très bien. Après, j'ai passé un concours que j'ai réussi et je suis partie à Paris, à l'École spéciale d'architecture. J'ai fini mes études d'architecture là-bas. C'était une expérience, une très, très bonne expérience. Je ne peux pas dire le contraire. Après donc, mon projet de fin d'études était un projet, comme tous les Tunisiens, en partant on ne part jamais assez, et mon projet d'étude était un théâtre flottant sur le lac de Tunis. Ça m'a permis de faire la connaissance de professionnels, donc d'architectes qui travaillaient pour l'architecture, en architecture navale, sur des bateaux, un peu partout dans le monde. À Paris bien sûr, mais aussi à New York, à Dubaï et j'ai travaillé avec eux. Le bureau s'appelle Seine Design. Et l'architecte s'appelle Gérard Ronzatti, magnifique équipe, magnifique expérience. C'est probablement l'expérience la plus formatrice que j'ai pu avoir jusque-là. J'ai travaillé trois ans chez Seine Design, sur une péniche à Paris, à dessiner des bateaux, à dessiner des objets flottants et aussi à voyager un peu partout en France pour faire des chantiers de bateaux, donc de la tôle, de la ferronnerie tout ça. C'est des bateaux qui sont après destinés à être des lieux de haut standing, des restaurants, des bateaux promenade. Mais il y avait tout là-dedans, tout ce que j'aimais, le côté voyager, bouger et le côté faire du détail comme ça, comme de la broderie. On ne pouvait pas se permettre, tout est dessiné au millimètre près. Et après voilà, faire du dessin où chaque boulon compte et après les voir être réalisés, ça c'était vraiment bien. Après ceci j'ai eu ma première fille et avec une personne qui travaillait avec moi à Seine Design on est sortis parce que j'avais bougé à Londres entre temps et on s'est dit on va

commencer à nous mettre à notre propre compte. Mon partenaire s'appelle Jean-Baptiste Barache. On a construit notre première maison. Une maison pour un couple, une famille reconstituée, une maison de campagne en Bourgogne. Et c'était l'occasion de faire ce qu'on a toujours voulu faire. Construire des bateaux c'était beau mais ce n'était pas trop les idées. Et alors on a commencé à construire des maisons écologiques, en bois, minimales, simples. L'idée au tout début c'était que ces maisons soient bon marché. Alors là, on n'a pas pu continuer beaucoup dans le bon marché parce que la catégorie de clients a fini par changer. C'est une clientèle qui a envie de construire en faisant attention à l'environnement. Je ne dirais pas écologique parce qu'on n'a pas commencé avec des moyens incroyables. Mais c'était une architecture respectueuse de l'environnement. Et donc j'ai fait ça onze ans, de loin, de Londres à Paris. Et puis en bougeant comme ça, en faisant des semaines de trois jours à Londres, deux jours à Paris.

A un moment donné aussi je me suis dit que, c'était peut-être un peu après la révolution, en 2014, c'était ce retour à l'université.

Habib - Retour à l'université pour étudier ou pour enseigner ?

Sihem - Pour étudier, pour étudier. Pour un master en histoire d'architecture islamique à SOAS, à Londres, pour étudier la Tunisie. L'idée était là, elle était sous-jacente depuis très longtemps. Et dans ma tête maintenant, je la relie beaucoup avec la révolution tunisienne. Avec ce qui s'est passé en 2011, avec cette envie de se retrouver comme ça. Parce que voilà, à ce stade-là, j'étais depuis quinze ans loin de la Tunisie.

Les années 2000 en Tunisie, je connais beaucoup de gens qui ont un peu commencé à couper le cordon et à se dire que peut-être on va leur laisser le pays, il n'y a plus beaucoup d'intérêt là. Et l'intérêt j'avoue et il est revenu. C'est ma petite révolution individuelle, c'est celle-là. Essayer de comprendre d'où on vient, à travers ce que je savais faire le mieux, c'est à dire l'architecture, le bâti, les monuments, la ville. Et j'ai fait ça. J'ai écrit ma dissertation sur la Zitouna, les trois premiers siècles de la Zitouna. La Zitouna comme monument, pas comme une institution.

Donc ma dissertation après je l'ai publiée, j'ai eu cette chance-là. Et là, je viens de publier un autre article sur le minaret de la Zitouna comme un objet colonial. Là où on s'y attend le mieux, ça veut dire au cœur du monument, au cœur du temple du cynisme médiéval, il y a un minaret qui a été construit à la toute fin du 19^e siècle, dix ans après l'établissement du protectorat. Et j'ai essayé de retracer comment on en est arrivé à changer le minaret, comment la ville est arrivée à changer le minaret. La question de démolition parce qu'il y a eu une démolition d'un minaret pour le remplacer par un autre, mais aussi la question de ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça veut dire un objet colonial et qu'est-ce que ça veut dire la présence de cet objet colonial qui est devenu quand même une icône. Toutes les photos de la Zitouna au lieu de regarder le dôme qui est un dôme ziride du XI^e siècle qui est absolument unique et magnifique, on regarde le minaret qui est de la fin du 19^e et qui est aussi magnifique, qui est construit par des artisans tunisiens. L'article est dans Muqarnas, c'est un peu l'histoire de ces gens, tous ceux qui ont pu de près ou de loin contribuer à l'histoire de cet objet.

D'accord, ce n'est plus de moi que je parle, mais c'est un peu, ça fait partie de moi.

Habib – Non, non, mais c'est très important, surtout, on ne se prive pas de parler et tracer.

Habib - 2011, c'était quoi pour la femme, je dirai largement plus qu'adulte, quinze ans d'éloignement de la Tunisie, c'était un moment où il y a de nouvelles opportunités pour aller trouver une carrière, une nouvelle carrière, ou il y avait aussi une remise en cause personnelle peut-être d'un itinéraire, de choix ?

Sihem - C'était extrêmement important. C'était un moment fondateur. Le 14 janvier je le classe comme un des jours les plus importants de ma vie. C'était comme retrouver un très, très, très vieil ami qui est une patrie en fait. Non, ce n'était pas une opportunité dans le sens un peu matérialiste, c'est un réel, réel moment de changement. Je ne me suis pas sentie aussi heureuse, peut-être après avec la chute de Moubarak qui ne m'intéressait pas, mais je ne sais pas pourquoi, mais un réel sentiment de soulagement.

Ma vision d'architecte je la décris toujours comme ça. C'est comme s'il y avait une chape, une chape comme ça, une grosse chape de béton et l'avion de Ben Ali en partant avait arraché cette chape et du coup tout devenait possible avec des jardins, une terre comme ça. Ma fille avait quelques jours, le 14 janvier, elle avait moins de 20 jours et je relie beaucoup, beaucoup ces deux moments dans ma tête.

Et donc c'est un moment, oui, c'est un immense soulagement. C'est comme retrouver, je ne sais pas un aïeul, comme retrouver, retrouver une patrie, c'est un moment, oui, c'est un moment de grand changement.

Habib – Donc le 14 janvier, tu n'étais pas l'architecte ?

Sihem – Non, j'étais la personne.

Habib – Tu étais Sihem, Sihem, tunisienne, avec ton histoire.

Sihem - Le seul lien avec l'architecture, c'est cette chape, là. Comme si on arriverait à arracher comme ça du béton de sur une ville entière.

Habib - Et au-delà de l'émotion du moment, j'imagine qu'il y avait un moment d'espérance. Si j'interprète ce que tu dis, est-ce que cette espérance est encore là, aujourd'hui ?

Sihem - Oui, oui, oui, il y a eu des hauts et des bas et des moments terribles, on les a tous vus. Mais oui, je pense qu'elle est encore là, oui. En tout cas je me dis que le moment où j'aurais envie de repartir serait peut-être la grosse catastrophe. D'abord sur le plan personnel et ensuite, ça voudra dire que cette espérance n'est plus là. Je n'ai aucune envie de repartir nulle part. J'ai envie de rester ici et de faire des choses, de contribuer.

Habib - Alors on va revenir un peu au travail intellectuel. Pourquoi cette concentration sur un monument, religieux d'abord, avant d'être autre chose. Pourquoi ne pas travailler sur je ne sais pas moi, la Goulette l'architecture dans le Sud ou ailleurs ?

Sihem - C'est encore une fois l'idée d'essayer de trouver la racine, de trouver la toute première racine. Et donc pourquoi la Zitouna ? Oui, la racine. J'ai l'impression que, comme dans un arbre, la toute première racine, peut-être que je me trompe, pour moi elle était là, là où tout a commencé. Essayer de commencer depuis le début et comprendre pourquoi on en est là. Et la question cachée derrière ça, pourquoi on est bloqué là ? Qu'est ce qui bloque ? Toute cette histoire qui est derrière nous, qui est d'une extrême importance et d'une extrême richesse et qu'est-ce qu'on a perdu sur le chemin et pourquoi ? Pourquoi maintenant il y a cette impossibilité d'avancer en gros pour un peuple entier, même quand l'opportunité s'est présentée, même quand les gens se sont soulevés même quand il y a eu ce moment comme ça, de possible liberté, voilà, on a probablement un peu raté.

Donc oui, donc la question, c'est d'où on vient, où on va, et entre temps, qu'est-ce qu'on a accumulé sur le chemin ? Et donc la Zitouna, oui, j'ai l'impression que ça fait partie des premières racines à pousser. On se trompe toujours en disant que Kairouan est venue en premier. Bon, bien sûr, il y a l'Antiquité, mais là je ne sais pas pourquoi ça m'intéressait un peu mieux. C'est ce rapport à l'islam aussi. C'est aussi cette partie oubliée. Parce que les

historiens français, toute cette construction historique de narration coloniale a en quelque sorte minimisé ce qu'on appelle le Moyen Âge en Tunisie, donc l'islam en Tunisie. Donc c'est une histoire un peu comme ça, comme s'il y avait un grand vide gris, un immense vide gris. Voilà la Tunisie, la Tunisie importante c'est la Tunisie antique, phénicienne, romaine. Même byzantine, même la Tunisie byzantine n'est pas importante.

Et donc oui, je voulais savoir quel est le réel rapport de ce pays avec l'islam. La Zitouna et Kairouan ont été fondées à quelques années d'intervalle. Ce n'est pas Kairouan qui est venue en premier. Et donc voilà, c'est une recherche comme ça d'appartenance mais aussi une recherche d'où ça a commencé, comment ça a commencé ? Où est la vérité ? Quels sont les petits brins de vérité sur lesquels on peut s'accrocher pour qu'on ne nous raconte pas d'histoires.

Habib - L'architecture devient un prétexte ?

Sihem - Ce qui est bien, ce qui est très bien avec la pierre, c'est que, je ne sais pas si c'est vrai ou faux, mais j'aime beaucoup cette idée que la pierre ment beaucoup moins que le texte. On peut lire ce que les gens qui sont venus ont vu et on écrit l'histoire. Mais voir un monument, observer la pierre, ça dit beaucoup, c'est énorme. La quantité d'informations qu'on peut trouver dans un monument.

Habib - Ça dit quoi ?

Sihem - Ah, ça dit, ça dit le savoir-faire, ça dit l'état d'esprit, cette envie de bien faire, de construire solidement, cette envie de résister au temps, à la mort, au passage, au fait que notre passage à tous sur terre, une envie d'éternité, une envie de construire pour l'éternité. Et donc, ça dit la main, la main ment mieux que le cerveau. Et donc ça dit ce que le cerveau a dit à cette main qui a construit ce monument et pourquoi l'avoir fait. Et donc, si on sait trouver, si on sait lire, pour celui qui sait lire, c'est une science, c'est à ça que servent les historiens de l'art, les archéologues. On peut trouver beaucoup d'informations qu'on peut croire, des informations auxquelles on peut s'accrocher. Pour ceux qui cherchent la vérité, encore une fois, pas des narrations.

Habib – C'est un peu aussi un peu l'histoire de l'identité, la tienne ?

Sihem - Toujours, toujours.

Habib - La tienne, d'abord, ou l'identité collective ?

Sihem - Ah. L'identité collective n'a aucune importance et c'est une idée que je déteste. Notre perte ça a été cette perte justement de cosmopolitisme. C'est cette uniformité. C'est la dictature qui nous a fait comme ça, je pense, comme une espèce de moule avec cette idée de l'identité et de tout ce qu'on est comme peuple, les Tunisiens. Et ça, c'est très fatigant. Je pense.

Habib – Donc la « tunisianité » ce n'est pas quelque chose qui ...

Sihem – Ce n'est pas quelque chose qui m'intéresse du tout. C'est même quelque chose que maintenant je déteste de plus en plus. C'est le rapport à la terre qui est important. C'est le rapport à la terre je pense. On est ici tunisiens, parce qu'on vient de, on est sur cette terre parce que nos grands-parents ont marché là-dessus. C'est une culture et ils y ont probablement contribué. On vient de cette partie du monde et c'est ce rapport à cette partie du monde qui fait le lien. Encore une fois, il y a une racine et il se trouve qu'elle est là. Je

ne pense pas qu'il y ait un quelconque intérêt à prouver la tunisianité du voisin et la nôtre parce que pour l'aïd on fait le couscous. C'est même une idée très frustrante pour moi, malheureusement. Je ne sais pas si ça vous choque ?

Habib - Non, pas forcément en tout cas. En tout cas, ça aussi, ça fait partie de la liberté intellectuelle de chacun et chacune d'entre nous évidemment.

Sihem – Si tunisianité il y a, ce serait une espèce d'amour, de tendresse commune, d'envie, d'empathie commune pour une même terre, pour un même lieu. Mais l'idée de frontière est bizarre. L'idée de nation est encore plus bizarre, c'est-à-dire pourquoi, au-delà de cette ligne, l'Algérie commence ? Voilà la tunisianité va s'arrêter sur la frontière.

Ma petite fille me disait la dernière fois en regardant le drapeau tunisien, elle me dit « il est tellement beau ce drapeau ! » - elle est passionnée de géographie et de drapeaux, elle connaît des drapeaux du monde entier – « Moi, quand je regarde le drapeau tunisien, pour moi, c'est le plus majestueux et le plus beau ! » Je lui dis c'est magnifique, oui, c'est bien, mais est-ce que tu sais pourquoi, est-ce que tu sais pourquoi ?

Habib – Et est-ce qu'elle sait pourquoi ?

Sihem - Elle n'a pas su répondre. Elle a dit voilà, c'est le nôtre. C'est le nôtre. J'aime bien cette idée de drapeau, mais l'idée de se ressembler sur quelque chose ... J'aime beaucoup cette idée, voilà un amour, une vision commune aussi pour un futur commun. Mais je déteste l'idée d'uniformité. Je pense qu'elle fait partie des choses qui nous bloquent. C'est de vouloir autant se ressembler et agir de la même manière.

Habib - Si je reprends un peu, tu as commencé par un projet d'un théâtre, en l'occurrence flottant, tu es passée à, si je peux mettre tout ça dans un paquet que j'appellerai la maison écologique, donc construire en relation avec l'écologie. Je mets ça entre guillemets. Et puis après, après 2011, c'est un monument historique en l'occurrence religieux, mais c'est un moment historique qui t'envoie dans une autre dimension. L'histoire longue, l'identité individuelle mais aussi quelque part tu parles de la terre. Il y a une dimension de collectif, quand on parle de la terre, tel que je l'entends personnellement. Elle est où la cohérence là-dedans ? Entre le théâtre, la maison écologique, le monument historique et ainsi de suite ?

Sihem - Peut-être qu'il n'y en a pas vraiment. La cohérence, c'est déjà par exemple la ville de Tunis.

Alors le théâtre ? Le côté flottant de ce théâtre est très important parce que le théâtre était fait pour bouger d'un quartier à l'autre, pour que tout le monde ait accès à un même lieu, pourquoi ? Parce qu'à l'époque, on voyait tous ces quartiers du lac être construits. On voyait bien que c'était en train de causer des inégalités. On ne savait pas ce que ça allait devenir. Maintenant, on a vu et ce n'est pas glorieux. Et donc l'idée, c'était que ce théâtre s'arrête à La Goulette, au Lac et après à Radès. Donc c'était celle-là l'idée, c'est plus l'idée de la ville qui fonctionne ensemble, de casser les frontières dans la ville que l'idée du théâtre.

Et alors elle est où la cohérence ? Elle est je pense dans cette envie de comprendre et d'utiliser l'objet bâti pour exprimer quelque chose, pour exprimer une envie, des fois une révolte, des fois une recherche de vérité c'est toujours là. C'est toujours cet objet bâti qui est le médium, qui est l'outil en gros pour comprendre et pour résoudre des problèmes. Et aussi c'est venu comme ça au gré des rencontres, on a commencé à construire ces maisons en France parce que voilà, cette rencontre déjà avec Jean-Baptiste Barache, mais aussi cette envie de faire, de construire différemment, de réagir au béton, d'utiliser le bois, connaître, apprendre à connaître le bois et puis à construire local. D'ailleurs, voilà, dès que

je suis rentrée à Tunis, le rapport avec le bois s'est arrêté parce que ça n'était plus local, donc ce n'était pas le bois, c'était utiliser et construire pour s'exprimer. Et je pense que c'est ça la ligne rouge. Et ça, ça vient de très loin derrière aussi. Ça vient même de l'enfance.

Habib - Je me permets de rappeler qu'on est dans ce quartier tout neuf qui s'appelle Lac Deux, à Tunis. Donc en Tunisie bien sûr, il parle ce quartier. Qu'est-ce qu'il dit ? Pour l'architecte !

Sihem - Pour l'architecte. Déjà, pour le citoyen. Il faut le comprendre bien ce quartier. Ce quartier, il vient des années 1980, peut-être de plus loin. Alors cette espèce de catastrophe écologique qui a eu lieu au moment de la construction, au moment où Tunis a commencé à s'étaler au-delà de la médina et donc la construction de ce qui est aujourd'hui le centre-ville. Et donc la ville a doublé puis triplé de superficie. Et les eaux usées se sont déversées, ça a toujours été le cas, mais à un moment la ville a beaucoup grandi et les eaux usées se déversaient dans le lac qui n'est pas un lac, qui est une lagune d'eau salée. Et ça a créé une immense catastrophe qui aurait pu tuer Tunis, comme d'autres projets, comme d'autres villes ont été immensément blessées, comme Sfax, comme Gabès, par un problème de pollution.

Une des œuvres de Bourguiba a été d'essayer de résoudre ce problème, c'était quand même une opération écologique sans en avoir les moyens. Donc ce qu'il a fait, c'est qu'il a appelé des ingénieurs hollandais, les meilleurs en travaux maritimes qui soient dans le monde. Et n'ayant pas les moyens de les payer, il y a eu une association avec un groupe saoudien. Ce groupe était payé avec des terrains, avec les terrains qui auraient été remblayés (ce sont des terrains artificiels). Là on est assis sur des terrains artificiels créés pour que la Tunisie puisse payer la restauration, l'assainissement du lac de Tunis et donc ça c'est les années 80.

Et ce territoire sur lequel on est, et tout le territoire du Lac Nord, un grand demi-cercle qui entoure la lagune de Tunis, c'est un lieu qui appartient à la fois à ce groupe saoudien et à la Tunisie, sur lequel la Tunisie, la Tunisie comme Etat n'a pas toute souveraineté. Et je pense qu'au début, vu sa nature, il a été conçu et vu - et on connaît les plans - comme une *gated community*, comme quelque chose de très fermé. D'ailleurs, si vous vous souvenez bien dans les années 80-90 il y avait deux entrées au lac, deux check point et c'était le seul rapport de ce de ce lieu avec la ville. Donc c'est un drôle de lieu. C'est un lieu hybride qui n'appartient pas tout à fait, ils ont compris après le temps, même Ben Ali a compris, tous ceux qui ont géré cet espace ont compris que ce n'était pas possible d'utiliser ce lieu pour seulement de la spéculation. Et donc il a été réintégré à la ville. On a commencé à l'intégrer à la route de la Marsa et tout ça.

Le même sort pour le Lac Sud. Maintenant, l'accès au Lac Sud, c'est une situation extrêmement compliquée pour la ville de Tunis. On ne parle pas d'un petit terrain, on parle de ce qui représente, d'abord le futur, le seul futur possible et le seul lieu où Tunis peut avancer vers la mer, ce qui est son évolution, ce qui serait son extension naturelle. On parle de centaines d'hectares. Le Lac Sud, c'est une autre opération, impressionnante, dont personne ne parle et c'est pour ça que, à la fin, on peut estimer que cette révolution urbaine n'a jamais eu lieu. C'est que c'est un lieu qui a été donné par Ben Ali, apparemment pour 1 dollar symbolique, à une société émiratie cette fois-ci. Et les terrains incluent le port de Tunis, l'ancien port de Tunis bien sûr. Et maintenant on a quelque chose comme 200 ou 300 hectares dans le sud de Tunis dont on ne peut rien faire. Ça ne nous appartient pas, ça n'appartient pas à la ville et donc c'est un lieu sur lequel le pays n'est pas extrêmement souverain. Et c'est un lieu très problématique pour cela.

Alors le Lac Nord a un sort quand-même qui est en train d'être restauré. Là, je ne sais pas si vous avez vu le Lac Zéro, il y a maintenant d'immenses changements, la mayonnaise a pris. Le rapport de ces terrains à la ville est en train d'être restauré. C'est en train d'être fait

différemment.

Le Lac Sud et le port de Tunis, ce sont des lieux extrêmement problématiques aujourd'hui. Ce sont des lieux qui n'appartiennent à personne et qui sont là, qui bloquent, qui bloquent.

Habib - Il appartient aux émiratis, et les émiratis ne veulent rien faire. Et tu en ferais quoi toi ? Si on te donnait la décision.

Sihem - Le port est un port. Ça c'est extrêmement important. Voilà ce que peut faire la dictature. Vendre un port pour des illusions de projets ultra futuristes et pour la Dubaï de la Méditerranée. Voilà, vendre un port à un dinar symbolique, ça c'est quelque chose. Ce n'est pas moi qui le dis, il y a par exemple de longues vidéos de Abdel Nasser Aouini. Il a essayé d'expliquer ça à tout le monde au début, dans les premières années après la révolution. Et puis je ne sais pas ce qui s'est passé, mais la question a été étouffée et je pense qu'elle le sera pour des décennies encore.

Moi, j'en ferais quoi ? On est dans une ville sans jardin, sans parc. Je les planterais, mais heureusement ce n'est pas moi qui vais décider !

Habib - Ça pourrait arriver !

Sihem - Je ne pense pas non que j'aurais à décider ! Oui, il faut planter, il faut planter !

Habib - Donc ce serait un parc. Il y a aussi le Lac Séjoui de l'autre côté. Et il y a la même chose. Il y a aussi une opération.

Sihem – Un peu moins problématique, il y a encore de l'espoir au Séjoui. Je pense que c'est un peu moins problématique parce qu'au moins on est souverain, et au moins c'est une question nationale.

Le Lac Sud, c'est vraiment un immense problème. Je ne sais pas pourquoi personne n'en parle et pourquoi ça a été aussi étouffé. Séjoui bien sûr, ça soulève des questions pour les quartiers sud de Tunis, ça soulève des questions pour tout le quartier de Sidi Hassine, pour tout le Tunis Sud, et ça soulève aussi des questions écologiques et ornithologiques et les flamants roses et tout. Mais le Lac, la lagune de Tunis, on l'oublie alors que comme le Nil a fait le Caire, la lagune de Tunis a fait Tunis. Ce n'est pas Séjoui, mais cette lagune est la raison d'être de la ville. Et donc on ne peut pas l'ignorer autant et se dire c'est une flaque, c'est une étendue d'eau. Elle est capitale. Cette ville-là maintenant, qui a évolué de manière tellement fragmentée et non cohérente, sa cohérence possible elle est autour de cette lagune. Il n'y avait pas de lac nord et sud, cette route de la Goulette et tout ça, c'est une même entité naturelle, c'est une même entité. Si on voit un futur à cette ville qui est Tunis, il est là, il est autour de cette lagune. Il est probablement aussi, j'ose dire accessoirement, à Séjoui et ailleurs. Mais le cœur, le cœur est ici, le cœur est dans la lagune.

Habib - Pour le moment, il reste déconnecté le cœur. La ville est un produit social, on est d'accord ? Je te renvoie un peu à ton statut d'historienne, même si c'est l'histoire presque immédiate, contemporaine. Quand on traverse ces quartiers du centre-ville et on a l'impression d'être dans une ville « islamique » ou je ne sais pas comment, la médina, et après la ville coloniale et après on arrive ici, cette idée de la ville qui est un produit social, il est où le produit social là-dedans ?

Sihem - Disons que c'est un produit humain avant d'être social, parce que bon, nous on a une longue histoire de colonisation. Et donc est ce que la question c'est « est-ce qu'une minorité au pouvoir fait partie de la société ou pas ? » Parce que les villes, c'est le produit

d'une gouvernance, c'est le produit d'une politique publique. Donc c'est un produit du pouvoir, c'est une expression du pouvoir. Avant probablement, vous allez dire voilà une ville construite par des esclaves, c'est aussi la volonté de celui qui est au pouvoir plus que de la volonté de l'esclave. Ça n'enlève pas la société, mais malheureusement la ville, la ville comme entité, c'est une expression du pouvoir, je pense. Et donc il est où le pouvoir ? C'est cette ligne-là que tu viens de mentionner. Médina, centre de Tunis ville coloniale et après tout ce nouveau Tunis post années 80, l'hégémonie, et maintenant cette avancée vers la mer et le lac, ce sont les expressions du pouvoir. Avec cette société, cette communauté, avec du grignotage, des expressions d'existence. Voilà, on existe. C'est une idée difficile à admettre. C'est peut-être moi seulement qui le voit comme ça. Ça vient aussi de cette grande déception de ces dix dernières années, parce qu'on pense toujours, et d'ailleurs on enseigne l'architecture et l'urbanisme comme quelque chose, du moins, c'est comme ça que moi on me l'a enseigné.

La ville, l'architecture, le bâti, l'environnement bâti n'est pas quelque chose qui avance parallèlement à tout le reste. Non, c'est une autre forme d'expression de tout le reste, de l'économie et de la politique. Maintenant, on a compris que l'économie est aussi une expression de ce qui se passe dans les politiques publiques et donc c'est une autre expérience. Ce sont des lois et des décisions et des visions politiques mais construites avec de l'eau, avec du béton, du verre, de l'acier, de la brique, de la terre. Il faut le voir comme ça, il faut vraiment imaginer. Voir un immeuble, ce sont des lois qui sont comme ça, sous une autre forme. Il faut essayer de, c'est un magnifique exercice que de faire ça. Pourquoi cet immeuble est comme ça ? Parce qu'il y a des réglementations urbaines qui ont existé. Ce sont des règles ou des non-règles ou des zones noires. C'est magnifique là, parce que là, on voit ce qui arrive quand il n'y a pas de règles, enfin la non-règle c'est la non-existence de règles. Et c'est comme ça à la cité.

Habib - Alors on parle d'informel, ça, c'est vraiment ce que moi j'appelle le produit social.

Sihem - Mais alors je pense qu'il faut aussi relativiser un peu cette idée de l'absence de pouvoir dans l'informel. On sait bien qu'il y a toujours une forme ou une autre de pouvoir. Il y a des pouvoirs de quartier, il y a toujours une autorité donnée. Il y a beaucoup d'études qui ont été faites sur Le Caire par exemple, sur des mafias de quartier qui gèrent. Donc ce n'est pas, quand il n'y a pas le pouvoir officiel, ça ne veut pas dire qu'il n'y en a pas du tout.

Habib - Vous faites référence aux travaux d'Agnès Deboulet par exemple.

Sihem - Oui, par exemple. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas du tout de pouvoir. Donc il y a toujours ces mécanismes de régulation, ils existent. Ce n'est pas nécessairement une hiérarchie, mais il y a toujours des règles qui s'établissent. À Sidi Hassine, à Djebel El Ahmar, Djebel El Ahmar aussi, il y a des études. Donc même dans l'informel, on arrive toujours à une échelle où ça ne peut plus se passer sans une forme, sans des mécanismes de « je mets mes règles et ce sont des mécanismes de règles ». C'est pour ça que la ville est intéressante. Parce qu'elle se crée elle-même.

Alors après, pourquoi la même chose arrive à Sidi Hassine et à Carthage ? C'est encore le rapport à l'État, le rapport à la chose publique. Alors oui on l'accepte mieux quand on va dans les quartiers comme ça, on dit il a construit sa maison à la lumière d'une bougie, c'est attendrissant. À Carthage, c'est beaucoup moins attendrissant. C'est la corruption pure et dure. Mais je pense que c'est cette même forme du rapport à l'Etat, du rapport à la chose publique. Et puis voilà de cette corruption généralisée.

Habib - La corruption, si on extrait le côté moral ou moralisant de l'histoire, c'est aussi une dynamique de production de l'espace.

Sihem - Ou de démolition de l'espace.

Habib - Oui, mais en démolissant, on construit.

Sihem - C'est vrai. Dans la chose urbaine, surtout l'expérience de laquelle nous Tunisiens on sort, et ce qui est devenu de nos villes qui sont des villes parfois millénaires, multimillénaires, la corruption a été un facteur vraiment des plus désastreux. Dans d'autres sociétés on apprend aux enfants leur rapport à cette ville, et du rapport à la ville on apprend beaucoup de choses, du rapport aussi à ce qu'on trouve avant qu'on ne soit là, c'est-à-dire du rapport au patrimoine.

Le patrimoine, ce n'est pas une idée comme ça, romantique. Le patrimoine c'est ce qu'on a trouvé avant nous, donc ça apprend la responsabilité, ça apprend l'humilité, ça apprend le respect de ce qu'on a en tant que communauté humaine, vivant ensemble sur un même territoire commun qui ne nous appartient pas et qui intéresse beaucoup d'autres gens aussi. Et donc à nous, on ne nous a pas appris ça et la corruption a été une espèce d'immense roue comme ça. Ça veut dire que ça vient de l'Empire ottoman, que ça a continué. Et donc qui a tué ce rapport à la chose publique ? Qui a tué ce rapport d'un enfant à la ville, qui fait qu'on peut se permettre de démolir un trottoir ou de construire sur un trottoir ou d'en grignoter ou de couper un arbre ? Parce que maintenant je vois là les gens ils coupent les arbres parce que leurs caméras de surveillance n'ont plus assez d'angles de vue. C'est désastreux

Habib – Ça te choque ?

Sihem – Oui, immensément. Oui. Je suis très, très triste de ce qui se passe dans une ville comme Tunis, ça me concerne. Et aussi je pense que le confinement a servi, c'est une forme de réconciliation parce que cette ville-là, qui est devenue une ville pour les voitures, est redevenue une ville pour les gens, où on peut marcher, qu'on peut voir. Et un peu de silence. Ça a été une réconciliation le confinement. Pas que pour moi, pour beaucoup de gens, pas que pour Tunis, pour beaucoup d'autres villes, donc on peut imaginer comment ça pourrait être.

Donc oui, ça me choque ce rapport encore une fois à la terre et cette haine. Finalement, je l'ai peut-être dit beaucoup de fois, la ville est une expression de nous-mêmes et donc maltraiter à ce point ce décorum dans lequel on évolue, et cette expression « bâtie de nous-mêmes » est une haine de soi. Pas d'autre explication. C'est une violence, c'est une violence contre soi. Et c'est terrible. Et je ne sais pas comment arrêter. Il y a eu des lois de localisation des municipalités pour lesquelles on vote, ça n'a rien amélioré.

Aucune personne ne ressent l'urgence du changement climatique, personne ne ressent l'urgence de la chose publique. Personne ne ressent aucune urgence quand il s'agit de la ville et on en parle si peu. Et les architectes écrivent si peu. Bien sûr il y a les géographes, heureusement. Mais voilà, il n'y a pas eu de révolution urbaine. Honnêtement, il n'y en a pas eu.

Habib - C'est la deuxième fois que tu parles de révolution urbaine.

Sihem - Parce que je l'ai attendue !

Habib - C'est quoi une révolution urbaine ?

Sihem - C'est des lois, des lois votées pour protéger, déjà pour arrêter l'hémorragie. Et pour protéger la terre.

Habib - Tu crois que c'est possible ?

Sihem - Oui, je pense que ça n'est possible que comme ça. Oui.

Habib - Pourquoi on n'a pas réussi à Sidi Hassine ou Hay Hlel ou des lieux comme ça ?

Sihem - Parce que l'Etat doit être la locomotive, c'est comme ça, comme je le disais la ville est une manifestation du pouvoir. Il n'y a pas d'autre choix, ce sont les marchés publics qui doivent donner, je pense, peut être que je me trompe. Ce n'est pas des manifestations individuelles comme ça, il y en a eu, on en a vu beaucoup. Combien de potagers sont venus comme ça en ville ? Combien de gens sont en train de planter leur toit et tout ça, c'est bien, mais c'est de l'éphémère. Il faut du substantiel et le substantiel vient des marchés publics. Moi je pense et je crois en l'Etat régulateur.

Habib - Cette révolution attendue rêvée n'est pas compatible avec l'informel ?

Sihem – Est-ce qu'elle évoluerait moins pire que si elle évoluait d'elle-même, c'est ça ?

Habib - On parle souvent, notamment au Caire ou j'ai vécu pendant longtemps et je connais plusieurs travaux dont ceux d'Agnès Deboulet sur le côté informel où il y a une inventivité et de la création, il y a eu la recherche de quelque chose qui ne se soumet pas au pouvoir de l'Etat. Il y a d'autres mécanismes de pouvoir, mais qui créent la ville.

Sihem - Qui créent la ville en laissant toujours l'espace partagé comme résiduel. Bien sûr, c'est merveilleux, par exemple Sidi Bou Saïd a été à l'origine un quartier informel ou chacun a pris son bout de terrain. Donc oui, ça peut créer.

La question des villes, c'est qu'à une échelle donnée, je vais utiliser des métaphores, ça devient un monstre une ville, voilà, c'est question d'échelle. Ça veut dire, bien sûr c'est magnifique à l'échelle d'un village et ça peut créer quelque chose de vernaculaire et de beau et d'authentique. Je pense que c'est le facteur de l'échelle qui est très problématique parce qu'oublier les lieux, oublier l'espace public à l'échelle d'un village, ça peut encore fonctionner mais l'oubli à l'échelle d'une métropole, c'est gravissime. Ça donne des monstres comme on en connaît et comme Tunis est en train de devenir. Ce sont des lieux de voitures et après on se trouve à construire des échangeurs, à créer des inégalités atroces. Et à créer une gourmandise contre la terre, à se retrouver avec des villes non plantées, sans oxygène. Créer de l'effet de serre, des îlots de chaleur terribles et voilà, on peut créer un monstre et donc oui et non. C'est la question de l'échelle qui change.

Une ville de 2 millions d'habitants c'est déjà une métropole sans l'être et c'est grave. On sait maintenant que c'est grave, c'est dangereux pour les humains. C'est à dire que les questions des villes, peut-être que j'exagère parce que je le vois et je le ressens comme ça, c'est des questions de vie ou de mort pour les gens qui y habitent. Ce n'est pas des questions d'esthétique ou pas, c'est des questions exactement comme la question de l'eau, comme la question de la nourriture, comme les questions de l'environnement, c'est l'univers bâti et c'est une question de vie ou de mort.

Habib - Une ville peut être dangereuse, peut être mortelle. C'est pour ça que tu parles de monstre. La notion d'espace public a un sens en Tunisie ?

Sihem - Je ne sais pas pourquoi cette haine encore. C'est un grand mystère pour moi cette question d'avoir autant marginalisé et oublié l'espace public. Est ce que ça a un sens ? On aurait voulu justement, c'était ça l'attendu de la révolution.

J'ai sur mon ordinateur un fichier que j'ai ouvert il y a maintenant cinq ans peut-être, et là il va d'ordinateur à ordinateur. Il s'appelle « la révolution urbaine n'a pas eu lieu ». J'ai essayé de l'écrire, de me l'expliquer, parce qu'au début il s'appelait « la révolution urbaine ». Après, au titre est venu « n'a pas eu lieu ». Parce qu'on s'est dit que le temps de la ville est plus long. Peut-être qu'il fallait attendre, peut-être qu'elle allait apparaître un jour ou l'autre. Peut-être qu'on verrait une responsabilité donnée. Et puis, quand il y a eu de cette histoire de la loi des immeubles menaçant ruine (IMR), c'est le moment où j'ai changé le titre. Et il y a eu une dégradation de l'infrastructure. Il y a eu une immense dégradation de l'espace public.

Je ne sais pas, c'est un grand mystère. Il faudrait s'y pencher et essayer de comprendre pourquoi. Les études que j'ai vues, c'est des gens qui ont observé par exemple du street art, ou voilà des phénomènes, des performances dans la rue ou des festivals comme ça, urbains. C'est vrai que c'est magnifique. Mais c'est superficiel.

On vit dans une ville déjà qui ne nous représentait pas, elle ne représente plus du tout. La société a un peu évolué, c'est magnifique. Je pense qu'il y a eu quelque chose de substantiel dans la liberté d'expression, dans l'expression, dans la manière d'être en ville, dans le genre en ville, dans tout ça. Et je pense que quelque chose a pu changer, il y a une génération qui est plus libre dans l'espace public.

Mais les fondations, l'expression matérielle, parce que c'est ça en fait depuis tout à l'heure ce dont on parle c'est une culture matérielle, ne correspond pas à la vie qui est en train d'arriver. Elle n'a pas suivi, ça n'a pas suivi, il n'y a pas eu de changement.

Pour qu'il y ait changement, il faudrait qu'il y ait, je ne sais pas, il faudrait qu'il y ait des règles pour que ça change. Il faudrait qu'il y ait des lois pour que ça change, il faudrait qu'il y ait une vision pour que ça change. Il n'y a rien eu de substantiel, rien. Les gens attendent des investissements, ce n'est pas tout à fait ça. Ça veut dire qu'on peut attendre. On peut rester à attendre que les Emirats viennent investir ou que le Qatar vienne investir ou quiconque vienne investir. La question c'est quel cahier des charges on va leur donner, avec quoi ils vont venir ? C'est bien, c'est bien. Un jour, ils vont se dire oui, la Tunisie est un lieu, mais on n'aura pas préparé le cahier des charges. Qu'est-ce qu'on va leur dire ? Est-ce qu'on va leur dire quelle est votre empreinte carbone ? Est-ce qu'on va leur dire est-ce que si vous construisez là, vous allez encore plus isoler ce quartier ? Tout ça n'a pas eu lieu.

Et aussi, oui il suffit de voir, les transports en commun, par exemple, la question du transport en commun. Il y a des signaux qu'il aurait fallu voir. COS, ça veut dire coefficient d'occupation du sol, juste le limiter un peu. Les lois sur le patrimoine. Protéger un peu la mémoire. Transports en commun, je ne sais pas, une ligne, faire partir une ligne un peu plus, ça change des vies le transport en commun. Ici, il n'y a pas de transports en commun, les bureaux louent des minibus pour amener les gens vers la place Barcelone ou vers La Marsa. Le soir il faut venir observer ce qui se passe ici le soir. On n'a pas eu de prolongement de ligne de bus ou de métro ou de rien. Dix ans, c'est dix ans !

Habib - C'est volontaire ?

Sihem - C'est possible.

Habib - Ou c'est un laisser faire ?

Sihem – Je ne sais pas, je ne sais pas dire, c'est possible que ce soit, tout est volontaire. Le laisser faire est volontaire. Je pense que ne pas faire quelque chose l'est aussi. C'est une méchanceté, ça veut dire ça aurait pu être une priorité. Tout ce dont je parle est prioritaire. Le changement climatique est une priorité pour le monde entier. Il ne l'est pas ici, il ne l'est pas ici.

Habib – Tu viens de prononcer le mot méchanceté. Je vais commettre une petite méchanceté et juste pour que les gens qui écoutent l'interview comprennent à qui ils ont affaire, il y a la sociologue Amita Baviskar qui dans son dernier ouvrage « Uncivil City » propose cette formule, pour ne pas dire concept, formule « d'environnementalisme bourgeois ». Comment tu réagis à ça ?

Sihem - Je sais bien que ça peut exister. Je pense que ce n'est pas grave, il faut que ça existe, c'est tout. Malheureusement je n'ai pas lu les 2 livres. Mais je ne pense pas qu'à ce stade on ait le luxe de refuser une quelconque initiative environnementaliste. On est à un point très grave. Je te disais, les gens sont en train d'arracher les arbres pour que leurs caméras de surveillance puissent sécuriser au mieux le territoire autour de chez eux. Je pense que toute initiative dans ce sens est bonne à prendre, même si elle n'est pas aussi sincère, et il n'y a pas d'inégalité là-dedans, il faut prendre, tout prendre.

Habib - Mais je retiens aussi que le rôle de l'Etat est important, on ne peut pas faire grand-chose sans l'Etat.

Sihem - Enfin c'est ce que la Tunisie nous a appris et il y a une leçon franchement. J'ai un peu développé cette idée au tout début, dire, quand j'étais plus jeune, que l'Etat était un peu un ennemi, j'ai évolué. C'est comme ça, c'est ce que les communautés humaines ont inventé de plus efficace les Etats. Et donc il faut absolument des États et il faut absolument travailler avec l'Etat. Et il faut absolument soutenir toute initiative qui va dans le sens qu'on imagine, je pense.

Habib – Est-ce que tu te définis un peu comme écologiste, quel que soit le sens que tu mets dedans ?

Sihem - Quand on a commencé à construire ces maisons, on s'est dit qu'on allait faire juste du bon sens. Je ne sais pas s'il y a un « bon-sensisme » ! Un amour de la terre, un amour de la nature. J'aime beaucoup le mot responsable, j'aime beaucoup le mot tendresse envers la terre. L'écologie a des côtés très techniques, mécanisés et photovoltaïques, c'est important, c'est extrêmement important, et toutes ces inventions qui changent beaucoup je n'arrive pas trop à y adhérer.

Mais j'aime beaucoup ces questions de bon sens, ça veut dire voilà, on doit faire attention à l'eau, on doit faire attention à l'eau, point. Partout, tant qu'on peut, autant qu'on peut, un petit peu plus à chaque fois. On doit planter, on doit planter même si c'est un beau ou un grand, c'est à dire chacun fait de son mieux. J'aime beaucoup cette idée de chacun donne le mieux, le plus de responsabilités qu'il peut. Et ça, encore une fois, c'est l'échelle individuelle.

Habib - Alors on va revenir un petit peu à Sihem Lamine, l'historienne de l'architecture, mais quand même avec une formation d'architecte solide, importante, avec de l'expérience, est-ce que la chercheuse s'inscrit dans un courant de pensée que tu peux désigner ?

Sihem – Postcolonialiste, anticolonialiste, peut être que je suis là. Oui. C'est le droit de réécrire et revoir sa propre histoire en étant voilà, du point de vue des plus petits, du point de vue de l'artisan.

Chaque fois que j'ai publié un article sérieusement, j'ai rendu hommage à tous les noms que j'ai pu retrouver qui y ont participé. Par exemple dans mon premier article j'ai mis les constructeurs de la Zitouna qui ont leur nom sur les inscriptions. Et dans mon article sur le minaret, j'ai eu cette chance incroyable. Il y a un article dans un journal tunisien qui a mentionné tous les gens qui y ont contribué. Donc voilà, mon article a été de leur rendre

hommage. J'aurais tellement envie que ces gens écrivent, de les voir écrire, de savoir comment ils ont vécu, ces gens-là qui utilisent, c'est pour eux que j'ai le plus de respect.

Habib – Est-ce que c'est le rôle de l'historienne ou de l'historien de rendre hommage, d'écrire pour rendre hommage. Est-ce que c'est son rôle ?

Sihem – Alors c'est pour ça que je ne sais pas si, je ne dirais pas que je suis historienne. Je suis quelqu'un qui aime bien écouter ce que dit la matière autant que d'autres peuvent aimer ce que disent les textes. J'aime bien trouver des codes dans ce qui est bâti. Et donc imaginer, pour voir les gens qui sont derrière.

Est-ce que c'est le rôle ? Oui, je pense, oui. À ce stade, oui, c'est des oubliés de l'histoire. C'est exactement de la même manière que d'autres cherchent, par exemple les femmes inconnues de l'histoire ou dans l'histoire, où sont les femmes qui sont absentes. Moi, je cherche tous ces gens qui n'ont pas signé leur œuvre, qui n'ont pas eu cette chance parce qu'on est dans une société comme ça, qui n'ont pas construit cette tradition de signer. Et donc oui c'est un peu je pense le rôle, c'est toute cette histoire de ce subalterne qui écrit son histoire, qui commence à s'exprimer ou de le faire parler autant que possible et rendre hommage d'une certaine manière, donner une tribune. Donner de la voix, comme vous êtes en train de faire avec moi.

Max – Il y a quelques temps, vous avez écrit une série de lettres à la Mairesse de Tunis. Pouvez-vous nous en parler ?

Sihem - Donc oui, j'ai écrit une série de lettres à la mairesse de Tunis, qui s'appellent Lettres à Souad. Je pense qu'il y en a six ou sept en tout. Ce n'est pas personnel. Souad, c'est cette position. Voilà, c'est cette personne élue à la tête de la ville. Et donc cette toute première lettre, c'est de là qu'est venue la série, c'était en réaction à la première interview que la mairesse de Tunis avait donnée. On lui a demandé « Alors, qu'est-ce qu'il faut faire madame à Tunis ? » Et elle a répondu, elle a donné cette réponse qui honnêtement m'a blessée, « La première chose qu'on va faire, c'est de s'occuper de l'esthétique de la ville. »

Donc ça fait partie de cette vie-là de déceptions, de ne pas voir les choses arriver, de ne pas voir les réelles questions être posées. Et cette question d'esthétique, c'est là que j'ai commencé à dire Tunis est déjà belle. La lettre s'appelle « Tunis est déjà belle, madame ». C'est une magnifique ville qu'on a là et ça m'a semblé tellement, tellement irréel et décevant cette réponse. Encore une fois, ce n'est pas du tout personnel et je le regrette parce que ça a été le moment où une femme arrivait finalement au pouvoir dans un poste qui est très élitiste où il n'y a que des tunisois. Et ça aurait pu être un moment joyeux, de célébration. Et cette réponse m'a un peu désespérée.

Et donc oui, apparemment c'est une tradition dans les pays d'Europe du Nord, les pays scandinaves, d'écrire des lettres publiques au maire de sa ville. J'ai commencé un petit peu et certaines de ces lettres ont été partagées, beaucoup, beaucoup. J'étais contente. Mais voilà, les gens n'ont pas continué d'en écrire.

Et moi je pense que je suis trop, c'est une désillusion ce qui s'est passé. Pour moi, c'est une réelle déception, c'est comme les gens qui ont des déceptions politiques, de partis politiques. Moi, j'ai eu cette forme de déception là de ne pas voir ce grand moment de changement apparaître dans l'environnement bâti.

Habib - Comment on pourrait provoquer ça ?

Sihem - En en parlant.

Habib – Est-ce qu'on peut le provoquer ? Est-ce que c'est le travail de la société civile, des

partis politiques, des individus, des chercheuses et des chercheurs ? Qui pourrait provoquer non seulement une prise de conscience, mais une action ?

Sihem - Je pense que c'est une question générationnelle. Il y a une génération qui n'a aucun rapport affectif avec la ville. Donc je pense qu'il faut éduquer. Je pense qu'il faut beaucoup, beaucoup, beaucoup parler, sensibiliser.

Là, par exemple il y a des démolitions qui ont eu lieu. Et puis on a des centaines et des milliers de post de gens qui disent « Oh, quel dommage ! Oh notre patrimoine ! » ils ne savent même pas ce que c'est. On ne sait même pas ce que c'est. On n'a pas défini encore ce que c'est que ce patrimoine, d'où ça vient, est-ce que c'est médiéval, d'où ça vient, est-ce que c'est vraiment musulman. C'est pour ça que cet article sur le minaret colonial au cœur de la Zitouna m'a semblé tellement important à écrire.

Déjà savoir ce que c'est, déjà pour construire, on aime ce qu'on connaît au final, il n'y a aucune chance d'aimer ce qu'on ne connaît pas. Cette méconnaissance, peut-être qu'il faut parler d'histoire urbaine aux écoles, et oui cette responsabilité, maintenant je pense qu'elle appartient vraiment réellement aux chercheurs, au monde académique, à tous ces gens qui pensent connaître un peu, qui voient le problème. Parce qu'il y a des gens qui ne le voient pas le problème, ils ne le voient pas. Ils ne voient aucunement le problème qui est que Tunis est en train de devenir un îlot de chaleur, où le réchauffement est en train de s'accélérer quelque chose comme cinq fois plus qu'ailleurs en Méditerranée, ça ne choque personne, voilà oui il fait chaud, il fait chaud.

Par exemple voir la médina, voir cette transformation, cette dégradation de la médina, voilà c'est vieux, c'est un sort, voilà. C'est un fatalisme comme ça. Donc il faut beaucoup, beaucoup, beaucoup parler, beaucoup.

Habib - Donc ça veut dire qu'il n'y a pas de recherche dans le domaine ? Il n'y a pas de publications, pas de recherches, pas de travaux ? Est ce qu'on produit suffisamment de connaissances là-dessus ?

Sihem - Non, justement pas, justement pas du tout.

Habib - Pourquoi ?

Sihem - La dernière histoire de Tunis c'est Paul Seban, c'est la dernière.

Habib - Rien depuis ?

Sihem - Il y a d'autres, c'est des tentatives. Encore une fois c'est une des premières villes de l'islam avec une histoire peut-être phénicienne, Tunis et Carthage, voilà Carthage est tombée, Tunis est montée, il y a toutes ces mécaniques-là, je ne sais pas, il y a une réelle histoire, c'est vrai, c'est grave.

Alors je n'irais pas jusqu'à dire qu'il n'y a pas, bien sûr il y a une tradition d'urbanistes géographes. Alors les architectes ne sont pas réellement formés à l'urbanisme.

Habib – Mais il y a beaucoup d'urbanistes !

Sihem - Il y a beaucoup d'urbanistes. Ce n'est pas un métier qui donne le luxe d'écrire. S'ils ne sont pas dans l'université, dans le monde académique, ils ne vont pas écrire. Ils vont être dans les administrations, dans des postes de décision et ils n'écrivent pas nécessairement. Dans ma promotion de Tunis, il y a juste une qui a écrit sa thèse sur l'habitat social. C'est extrêmement important, sa thèse n'a pas été publiée.

Il y a des gens qui écrivent, quelqu'un comme Yassine Turki qui a écrit, c'est très important

mais ils ne sont pas historiens. Là on parle d'histoire urbaine. Je ne saurais pas dire pourquoi cette absence, mais il n'y en a pas beaucoup et il n'y a pas que ça qui manque ! Il y a beaucoup de sujets non abordés. Peut-être je dirais que ça vient de cette perception des villes, ou alors non-perception des villes, ça veut dire que les villes comptent peu comparées encore une fois au territoire national.

Il y a quand même des histoires de la Tunisie écrites, mais pas des histoires des villes tunisiennes.

Habib – On va arriver à la toute dernière section, depuis 2011 jusqu'à maintenant. Qu'as-tu fait, Sihem Lamine, depuis 2011 jusqu'à maintenant ?

D'abord professionnellement, tu es où, tu fais quoi, tu enseignes, tu encadres, tu diriges, tu fais quoi ? Et bien sûr, par rapport à tes propres travaux, qu'est-ce que tu as publié, si tu dois classer tes publications ou tes travaux en cours.

Sihem - Alors oui, depuis 2011, c'est quand même long. C'est quand même une longue période. Et la partie que je n'ai pas dite, c'est que depuis, j'ai un petit peu arrêté de faire de l'architecture au sens de construction. Donc je suis rentrée à Tunis depuis 2011 et maintenant je travaille dans un centre de recherche en sciences humaines et sociales. J'œuvre autant que je peux à connecter le monde académique tunisien au monde, je ne dirais pas au monde académique américain, mais à l'université de Harvard en accueillant des étudiants et des chercheurs et en essayant d'en inviter d'autres, de construire des ponts. Et cela avec l'idée sous-jacente que tout ce monde de la recherche en Tunisie puisse changer et aussi remettre un petit peu la Tunisie sur la carte de la recherche, surtout dans le monde Anglo-saxon parce que dans le monde francophone, c'est un peu plus simple.

Il y a des barrières, la première barrière est linguistique. Peut-être qu'avant elle vient une barrière d'intérêt, de ne pas voir le Maghreb et notamment la Tunisie, comme un non-lieu dans l'histoire. Donc je fais ceci. Je me suis beaucoup, beaucoup intéressée aux questions encore une fois, du patrimoine de la médina de Tunis. J'ai essayé de lire, de me renseigner et puis voilà j'espère commencer un travail de restauration d'une maison. Il y a ce projet-là, il existe.

Pour ce qui est de la recherche, on parlait d'une histoire de Tunis, je ne sais pas si j'aurai la capacité d'en écrire une, mais en tout cas, je vais continuer d'écrire. Le moment qui m'intéresse beaucoup, beaucoup en ce moment, c'est ce moment de la chute des murs. Tunis était une ville avec une enceinte. Par exemple ce moment-là, il n'est pas décrit, donc j'espère écrire ceci. Je vais essayer de suivre, de retrouver, d'écrire ce moment-là de la chute des murs de Tunis.

Habib - Merci beaucoup encore, Sihem Lamine pour cette interview, c'est extrêmement intéressant.

Sihem - Merci infiniment.